



HAL
open science

La première réception d'Alfieri en France: une fortune controversée

Christian Del Vento

► **To cite this version:**

Christian Del Vento. La première réception d'Alfieri en France: une fortune controversée. *Transalpina : études italiennes*, 2005, *Lettres italiennes en France (II)*. Réception critique, influences, lectures, 8, pp.53-68. 10.4000/transalpina.3273 . hal-03915735

HAL Id: hal-03915735

<https://hal.science/hal-03915735>

Submitted on 29 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

La première réception d'Alfieri en France : une fortune controversée

Christian Del Vento



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transalpina/3273>
DOI : 10.4000/transalpina.3273
ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 8 décembre 2005
Pagination : 53-68
ISBN : 2-84133-254-3
ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Christian Del Vento, « La première réception d'Alfieri en France : une fortune controversée », *Transalpina* [En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 23 mai 2022, consulté le 09 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/3273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.3273>

LA PREMIÈRE RÉCEPTION D'ALFIERI EN FRANCE : UNE FORTUNE CONTROVERSÉE

Résumé : L'article retrace l'histoire de la toute première fortune d'Alfieri en France (parfois souterraine, comme cela fut le cas de Madame de Staël) à travers les traductions de ses œuvres et les débats qu'elles suscitèrent. Derrière les critiques âpres et les élans d'enthousiasme pour le « *poète penseur* » dont il fit l'objet, c'est l'image d'un auteur partagé entre difficiles désaveux et confirmations embarrassantes qui émerge dans la culture française après Thermidor : aux lecteurs admiratifs envers l'écrivain italien mais fort critiques à l'endroit du penseur (Claude-Bernard Petitot), s'opposèrent tous ceux qui en revendiquaient l'héritage politique et l'intime cohérence (Pierre-Louis Ginguené, Thiébaud de Berneaud). Prévalant tour à tour, les deux thèses s'opposèrent dans l'histoire de la fortune critique d'Alfieri en France au début du XIX^e siècle.

Riassunto : *L'articolo esamina la prima fortuna di Alfieri in Francia (talvolta restata sotterranea, come nel caso di Madame de Staël) ripercorsa attraverso la storia delle sue traduzioni e i dibattiti che sollevarono. Dietro le critiche aspre di cui fu fatto segno e i facili entusiasmi per il « poète penseur », nella cultura francese post-termidoriana emerge la figura di uno scrittore diviso tra difficili palinodie e imbarazzanti riaffermazioni : ai lettori che ammiravano lo scrittore, ma che non esitavano a stigmatizzare il pensatore (Claude-Bernard Petitot) s'oppongono coloro che ne rivendicavano l'eredità politica e l'intima coerenza (Pierre-Louis Ginguené, Thiébaud de Berneaud). Prevalendo ora l'una ora l'altra, le due tesi si opporranno segnando la fortuna critica di Alfieri nella Francia dei primi decenni dell'Ottocento.*



La toute première fortune d'Alfieri en France fut étroitement liée à son message politique. Cette image d'écrivain engagé fut alimentée par Alfieri lui-même. Après avoir été un observateur attentif de la fin de l'Ancien Régime¹,

1. Comme en témoigne sa correspondance. En écrivant à sa mère, le 5 juin 1787, il se laisse aller à des considérations politiques inédites : « *Ella avrà certamente saputo tutte le novità che vi sono state qui all'occasione dell'adunanza dei notabili, e gli enormi debiti di cui si è trovato*

il fut un acteur des événements qui accompagnèrent la Révolution à ses débuts, comme le rappela après sa mort Pierre-Louis Ginguené :

Leurs sociétés [celles de Vittorio Alfieri et de la comtesse d'Albany] étoient du nombre de celles qui passaient alors pour amies de la liberté. Alfieri prenoit beaucoup de part à tout ce grand mouvement politique².

La toute première traduction française d'un ouvrage d'Alfieri, le *Panégryque de Trajan par Pline*, parue pendant l'été 1787, l'avait été par volonté de son auteur à un moment crucial des événements qui précéderent la Révolution³. Avec celle-ci l'écrivain semble en effet prendre position aux côtés d'une partie de l'aristocratie dans le conflit engagé contre le gouvernement de Loménie de Brienne. La traduction du *Panégryque* ne fut pas sans échos et donna lieu au tout premier témoignage de la fortune d'Alfieri en France, puisque dès le mois de septembre 1787 on en trouve un compte rendu dans la *Correspondance littéraire, philosophique et critique*⁴.

carico lo stato. È una vera comedia il veder da vicino questi burattini, che non si sa veramente come possano sussistere, se non si attribuisce alla providenza Divina » (V. Alfieri, *Epistolario*, L. Caretti (éd.), vol. 1, 1767-1788, Asti, Casa d'Alfieri, 1963, p. 361-362).

2. Dans les notes qu'il porta sur son exemplaire de la traduction française de la *Vie de Victor Alfieri, écrite par lui-même, et traduite de l'italien, par M. ****, À Paris, Chez H. Nicolle, à la Librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12, 1809, Tome Premier [-Second]. L'exemplaire qui appartenait à Pierre-Louis Ginguené est actuellement conservé à la British Library de Londres (cote: Printed Books 839 g. 24). Nous citons depuis la transcription qu'en a faite L. Neppi Modona, « Note di Pierre-Louis Ginguené alla Vita di Vittorio Alfieri », *Studi Francesi*, IX, 1965, p. 62-75, notamment p. 65-66.
3. C. Del Vento, « La première fortune d'Alfieri en France: de la traduction française du *Panégryque de Trajan par Pline* (1787) à la traduction des *Ceuvres dramatiques* (1802) », in *Alfieri et la culture française* (Actes du colloque de Paris-Poitiers, 20-22 novembre 2003), F. Livi et P.-C. Buffaria (éd.), à paraître.
4. *Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc. revue sur les textes originaux comprenant outre ce qui a été publié à diverses époques les fragments supprimés en 1813 par la censure. Les parties inédites conservées à la Bibliothèque ducale de Gotha et à l'Arsenal à Paris*, M. Tourneux (éd.), t. XV, Paris, Garnier Frères, 1881 (réimpression Nendeln (Liechtenstein), Kraus Reprint, 1968), p. 134-135. Meister, rédacteur de la *Correspondance*, y fit un compte rendu, plutôt critique à vrai dire, de l'ouvrage: « Il n'est pas besoin sans doute d'apprendre à nos lecteurs que ce nouveau Panégryque n'a été trouvé que dans la tête de M. le comte Alfieri déjà connu par quelques tragédies où l'on a remarqué de l'élevation, de la chaleur, mais dont le style n'a pas pu plaire à des oreilles accoutumées au ramage harmonieux des vers de Métastase. L'objet de ce nouveau Panégryque est de prouver à l'empereur Trajan que le meilleur parti qu'il ait à prendre pour sa propre gloire et pour le bonheur de sa patrie, c'est d'abdiquer la puissance suprême. » Mais, concluait avec un peu d'ironie Meister: « Quel fut enfin le résultat de ce beau discours? Le voici: "On dit que Trajan et les sénateurs présents à ce discours en furent touchés jusqu'aux larmes, que cela fit beaucoup d'honneur à Pline, mais que Trajan conserva l'empire, et que Rome, le sénat et Pline lui-même restèrent dans l'esclavage". Ceci nous rappelle la réponse que fit le roi de Pologne au comte Rzewuski, qui lui disait un jour: "Sire, à votre place j'abdiquerais.

Quelques années plus tard, durant l'hiver 1791, une lettre de Beaumarchais témoigne du ton des soirées dans le salon animé par Alfieri et sa compagne. Le célèbre comédien, invité par la comtesse d'Albany pour lire sa dernière pièce, *La mère coupable*, lui écrivait :

Admettez donc qui vous voudrez à la lecture de mardi, mais écarterez les cœurs usés, les âmes desséchées qui prennent en pitié ces douleurs que nous trouvons si délicieuses. Ces gens-là ne sont bons qu'à parler révolution⁵.

Ce n'est qu'après 1792 que la profonde désillusion d'Alfieri devant le tour pris par les événements en France connaîtra la forme du « *misogallismo* ». Le *Misogallo*, œuvre certes malheureuse mais très ambiguë, exprime avant tout le refus de croire que les idées qu'il avait exposées n'étaient qu'une pure utopie. La manière dont il réaffirme avec embarras ses propres idéaux en s'adressant à son ami l'abbé de Caluso en janvier 1802 suffirait à en témoigner⁶. La France incarne pour Alfieri surtout la faillite d'un rêve évanoui – la concrétisation des principes de liberté et de démocratie proclamés dans le traité *Della tirannide* – et les jugements cinglants du *Misogallo* semblent chercher désespérément dans le génie de la nation française la justification de cette faillite. On en veut pour preuve le fait qu'Alfieri cherche dans l'histoire (Sparte et la Rome républicaine) et dans les temps modernes (l'Angleterre) la démonstration que son idéal de liberté peut encore trouver, comme il l'a trouvée par le passé, une réalisation concrète.

C'est précisément l'image d'un auteur partagé entre désaveux difficiles et réaffirmations embarrassantes qui émerge dans la culture française après Thermidor, et qui inaugure l'histoire de la fortune d'Alfieri en France. Le souvenir d'un Alfieri protagoniste des événements tumultueux qui avaient précédé et accompagné la convocation des États Généraux, de même que celui du salon de la comtesse d'Albany, lieu de rencontre des « amis de la liberté », étaient encore très vifs dans le milieu des anciens jacobins, plus ou moins modérés, et dans le cercle des idéologues. En témoignent les deux articles enthousiastes qu'Amaury Duval, l'un des idéologues les plus liés à Pierre-Louis Ginguené, consacre au poète dans la *Décade philosophique* de mai 1795 :

– Vous pourriez bien avoir raison ; mais croyez-moi, mon cher comte, quelque près qu'on soit du trône, on ne le voit jamais d'en bas comme lorsqu'on y est monté⁷. »

5. L. de Loménie, *Beaumarchais et son temps*, Paris, Lévy Frères, 1865, vol. 2, p. 456.

6. V. Alfieri, *Epistolario*, vol. 3, 1799-1803, Asti, Casa d'Alfieri, 1989, p. 131-133.

On a fait un crime à *Alfieri* d'avoir trop fortement dépeint les *scélérats* dans ses tragédies. On ne peut se persuader, s'écrie le journaliste [...], que de tels hommes aient existé. – Ce journaliste écrivait quelques années avant la révolution française. Mais depuis que des événemens récents nous ont rappelé à quel degré de rage, de barbarie, les factions se laissent emporter, tant que durent les révolutions, on n'aura plus, sans doute, autant de peine à croire à l'existence des ambitieux sans frein, sans humanité, des hypocrites profonds, des monstres en politique et en morale. Presque toutes les tragédies d'*Alfieri* semblent faites pour et dans une république : on y voit toujours des tyrans punis ; par-tout l'amour de la patrie, de la liberté y est donné pour la plus utile, la plus belle des passions. On sent que l'auteur s'est nourri de maximes philosophiques. [...] Son plus grand mérite est d'être un *poète penseur*. Le dialogue de ses personnages n'est pas un tissu de sentimens communs, faibles, énervés, frivoles ; il raisonne quand les autres balbutient ou roucoulent de fades vers ; ses conceptions sont justes et sublimes ; et cette justesse d'idées on la trouve rarement dans les poètes italiens⁷.

La fortune républicaine d'*Alfieri* dans les cercles néo-jacobins et démocrates commença sans doute par cette appropriation d'*Alfieri*, prophète de la Révolution et auteur d'un théâtre « penseur ». Ce n'est pas un hasard si le choix d'Amaury Duval tomba sur *Timoleone*⁸, la troisième des « tragédies de la liberté » après *Virginia* et *La congiura de' Pazzi*, imaginée en août 1779. Le Timoléon d'*Alfieri* est un second Brutus, un « brave républicain », et « ce qui rend son action plus sublime – observe Amaury Duval – c'est qu'il aimait beaucoup ce frère que sa vertu sacrifiait au bonheur de la patrie »⁹. Il n'est pas étonnant que cette pièce ait pu connaître une certaine fortune dans les cercles de la gauche thermidorienne : *Alfieri* y dessine un projet d'État idéal fondé sur des lois certaines et des magistrats intègres qui leur sont soumis, sur le peuple, les grands et la liberté universelle. Qui plus est, lors de sa deuxième édition en 1788, la figure exemplaire de Timoléon avait pris les contours d'un personnage historique bien défini, le révolutionnaire corse Pascal Paoli, dont la Révolution avait nourri le mythe, et qui après avoir reçu la dédicace avait accepté ouvertement d'incarner le rôle de héros moderne de Plutarque :

7. A. Duval, « Du poète *Alfieri* et de sa tragédie de *Timoléon* », *Décade philosophique, littéraire et politique*, n° 39, 3^e année républicaine, 3^e trimestre, 30 Floréal, p. 347-353 ; n° 40, 3^e année républicaine, 3^e trimestre, 10 Prairial, p. 414-422. Le passage cité se lit dans la première partie, p. 350-352.

8. Dont le sujet avait déjà suscité l'intérêt de La Harpe, de Marie-Joseph Chénier et de Marc-Antoine Jullien de la Drôme. Voir P. Frantz, « Les genres dramatiques », in *Il teatro e la rivoluzione francese*, M. Richter (éd.), Vicence, Accademia Olimpica, 1991, p. 57.

9. A. Duval, « Du poète *Alfieri*... », p. 415.

Timoléon se démit de son autorité que personne ne songeait encore à lui contester et alla vivre dans la retraite. Je remercie le poète d'Asti de m'avoir rappelé cet exemple et surtout de me croire capable de le suivre¹⁰.

Si, en Italie, la fortune d'Alfieri en tant qu'icône du *Risorgimento* est incontestablement liée aux cercles révolutionnaires italiens de la période républicaine (1796-1799), cela confirme que, comme pour d'autres aspects de la culture italienne des toutes dernières années du xviii^e et du début du xix^e siècle, elle trouve d'abord son origine en France dans les cercles néo-jacobins. Elle ne pénétra dans la péninsule qu'en 1796, avec les armées révolutionnaires et les premières représentations théâtrales de *Bruto Primo* et de *Virginia* dans la ville de Milan finalement démocratisée de l'an IV¹¹.

La publication faite en 1798 à Milan par Edme-Joseph Villetard, l'un des plus importants animateurs du mouvement patriotique italien, de la première traduction française d'une tragédie d'Alfieri, la *Congiura de' Pazzi* – dont on peut penser qu'elle joua un rôle dans le développement en France des tragédies de sujet florentin – témoigne de la place d'Alfieri au cœur des échanges qui lièrent à cette époque la France et l'Italie. D'autre part, si l'on exclut l'épisode du *Panegyrique de Trajan par Pline*, la traduction de la *Congiura de' Pazzi* était aussi la toute première traduction française d'une œuvre d'Alfieri et annonçait la traduction en quatre volumes par Claude-Bernard Petitot des *Œuvres dramatiques* de 1802, qui inaugurerait la réception controversée des œuvres d'Alfieri dans la France du xix^e siècle.

La tragédie, dédiée par Alfieri à la mémoire du marchand siennois Francesco Gori Gandellini, ami fraternel et républicain exemplaire, avait été extraite des *Istorie fiorentine* de Machiavel ; elle mettait en scène le conflit opposant Raimondo dei Pazzi aux frères Julien et Laurent de Médicis, qui s'acheva par la célèbre conjuration. La tragédie se conclut par la mort (historique) de Julien et celle (imaginaire) de Raimondo, qui devient ainsi le symbole de l'héroïsme malheureux.

Le choix de la pièce, dont la composition avait précédé de peu la première rédaction du traité *Della tirannide* (1777), fut peut-être suggéré à Villetard par son lien avec la tradition du Machiavel républicain. Bien que le

10. A. Arrighi, *Histoire de Pascal Paoli ou la dernière guerre de l'indépendance, 1755-1807*, Paris, C. Gosselin, 1843, vol. 2, p. 387.

11. G. Bustico, « Il teatro patriottico di Milano e il culto per Vittorio Alfieri », *Rivista Teatrale Italiana*, XV, n° 6-7, 1904 ; F. Doglio, « Rappresentazioni alfieriane nella Milano del 1796 », in *Studi sulla cultura lombarda in memoria di Mario Apollonio*, Milan, Vita e Pensiero, 1977, vol. 1, p. 204-216 ; G. Santato, « Alle origini del mito alfieriano fra letteratura, teatro e storia », in *Tra mito e palinodia. Itinerari alfieriani*, Modène, Mucchi, 1999, p. 287-325, notamment p. 292.

sujet ne fût pas issu du répertoire classique, comme cela avait été le cas des deux *Bruti* et de *Virginia*, qui furent parmi les pièces les plus représentées à cette époque, la *Congiura de' Pazzi* était un exemple original de « tragédie de la liberté », fondée sur la représentation de la conjuration politique anti-tyrannique à la Renaissance.

Sa traduction en français confirme la fortune d'Alfieri dans les cercles révolutionnaires post-jacobins et dans la tradition démocratique française du XIX^e siècle. Comme *L'Etruria vendicata* et *Don Garzia*, la *Congiura de' Pazzi* nous semble anticiper l'atmosphère et les idéaux d'une célèbre pièce du XIX^e siècle, *Lorenzaccio* d'Alfred de Musset. Comme ce sera plus tard le cas de ce dernier, Alfieri transforme la rivalité entre les deux familles en un combat entre un héros libertaire, Raimondo, et un tyran féroce, Lorenzo.

Cette fortune était destinée à s'accroître dans les années suivantes quand, entre 1799 et 1801, la réimpression non autorisée des œuvres inédites d'Alfieri, faite à Paris par Giovanni Claudio Molini¹², révéla les traités *Della tirannide* et *Del principe e delle lettere*. L'hypothèse avancée par Marco Cerruti, selon laquelle cette réimpression non autorisée n'était peut-être pas étrangère à une sourde opposition au coup d'État de Bonaparte¹³, trouve en effet, me semble-t-il, une confirmation dans un long article consacré à Alfieri paru anonymement dans le *Mercure de France* en août 1800. Alfieri y était accusé d'« anarchisme », le chef d'accusation qui frappait les membres de la gauche néo-jacobine au lendemain du 18 Brumaire. L'auteur de l'article ajoutait, non sans satisfaction,

[que] la plus grande punition qu'on ait pu lui imposer, a été la réimpression récente d'un livre qu'il avait supprimé, et dont il condamne aujourd'hui tous les principes. Si un long repentir, si le malheur, si des grands talents peuvent inspirer quelque intérêt, Alfieri doit trouver grâce aux yeux des hommes qui savent excuser les erreurs de l'imagination, lorsqu'elles n'ont pas endurci le cœur ; et respecter le génie, même lorsqu'il s'égaré¹⁴.

Le rédacteur, qu'il faut identifier avec Claude-Bernard Petitot, y observe que :

Parmi les tragédies d'Alfieri, celle où il a le plus répandu ses principes politiques, est une pièce nationale qui produisit la plus grande sensation en Italie. La conjuration de Pazzi fut faite pour flétrir la mémoire des premiers

12. V. Alfieri, *Opere varie filosofico-politiche, in prosa e in versi*, Paris, Giovanni Claudio Molini, Anno VIII (1800).

13. M. Cerruti, *Introduzione*, in V. Alfieri, *Della tirannide. Del principe e delle lettere. La virtù sconosciuta*, M. Cerruti et E. Falcomer (éd.), Milan, Rizzoli, 1996, p. 17.

14. [C.-B. Petitot], « D'Alfieri et de la Tragédie », *Mercure de France*, n° 5, 16 Thermidor An 8, p. 349-357, notamment p. 357.

Médicis, dont le souvenir est si cher à Florence, et que l'auteur représente comme les plus cruels tyrans. Cette pièce pleine de chaleur et d'originalité, inspire ce genre de terreur qu'on éprouve en lisant Shakespeare. Une des scènes les plus extraordinaires est celle où se font les apprêts de la conjuration. [...] Je ne m'étendrai pas davantage sur les détails de cette scène, qui respirent l'atrocité la plus révoltante, je remarquerai que cette tragédie donne la mesure des opinions d'Alfieri. Dirigée contre des hommes qui rendirent la paix à leur pays déchiré par les factions, et dont l'influence protectrice fit renaître les arts et les sciences dans l'Europe encore barbare ; cette pièce annonce dans son auteur ces passions exaltées et anarchiques qui le consumaient sans cesse. C'est ainsi qu'il ose appeler tyran le grand Côme, qui, dans Florence, neutralisa tous les partis, donna le plus touchant exemple des vertus publiques et privées, ne porta jamais atteinte à la liberté de son pays, conserva dans une place éminente cette modestie qui donnait plus d'éclat à ses innombrables services, et mérita, après quarante ans de pouvoir, le titre sacré de *Père de la Patrie*¹⁵.

L'identification implicite opérée par le rédacteur entre la figure de Côme et celle de Bonaparte est saisissante, et révèle la cible cachée de ce long article. Le choix qu'il avait fait de la *Congiura de' Pazzi* n'était donc pas neutre :

Je fatiguerais le lecteur si je voulais citer toutes les opinions anarchiques répandues dans les tragédies d'Alfieri. Je finirai par un passage qui prouvera jusqu'à quel point le délire révolutionnaire peut égarer les hommes qui ont le malheur de s'y livrer¹⁶.

Avec la réimpression non autorisée des œuvres d'Alfieri, à Kehl, on sort du cadre de la polémique à l'égard de Ginguené. Cette initiative s'insère dans une perspective tout à fait différente, qui va au-delà du simple vol ou de la spéculation dénoncés par Alfieri dans sa *Vie*. En effet, quelques mois plus tard, une nouvelle édition des *Opere varie filosofico-politiche*, qui reproduisait en trois volumes l'édition Molini, parut sous l'adresse de « Nantes, Alla Sirena, strada Vincy, n.º 3 ». Les éditeurs y répondaient aux dénégations d'Alfieri quant à la paternité de ses œuvres inédites :

Il n'en est pas moins certain que ces œuvres [...] lui appartiennent. En effet toutes respirent la même haine de la tyrannie, on retrouve dans toutes la même force dans les pensées, la même énergie dans le style ; toutes sont frappées au coin d'une même forme originelle et ancienne. Cet écrivain est un lion qu'on reconnaît à son ongle¹⁷.

15. *Ibid.*, p. 353-354.

16. *Ibid.*, p. 355.

17. V. Alfieri, *Opere varie filosofico-politiche in prosa e in versi*, Nantes, Alla Sirena, strada Vincy, n.º 3, Anno IX (1801), vol. 1, p. [III].

Si cette édition témoigne de la fortune rapide des œuvres politiques d'Alfieri dans la France de l'an IX, l'impression selon laquelle l'édition de Molini trouve son origine dans ce contexte et selon laquelle la fortune d'Alfieri est à l'origine une fortune française semble confirmée par la traduction de la *Tyrannie*, parue en 1802 pour le compte du même Molini¹⁸. L'ouvrage fut attribué par Quérard à Merget, inconnu par ailleurs¹⁹, mais son nom n'apparaît nulle part et le traducteur ne rédigea aucune préface. Du reste, la publication de la *Tyrannie* eut aussi une fonction politique dans les mois qui suivirent le 18 Brumaire, on en trouve confirmation dans les éditions qui se succédèrent en Italie peu après sa publication en 1800 dans le deuxième volume des *Opere varie filosofico-politiche* : celle de Turin pour le compte de la Stamperia Filantropica (1800)²⁰, et celle de Milan pour celui de la Tipografia Milanese (1800-1801) où elle accompagnait la *Virtù sconosciuta*²¹. Les deux imprimeries étaient proches des patriotes italiens, ce qui laisse entrevoir un projet commun aux groupes d'opposition d'un côté et de l'autre des Alpes. Dans une phase de repli, les patriotes en Italie et les néo-jacobins en France s'approprièrent le traité d'Alfieri, tout en en offrant une lecture discrètement antinapoléonienne.

La taille de l'enjeu me semble encore une fois confirmée par Petitot. Au moment de sa parution, en 1800, ce dernier n'avait pas hésité à juger sévèrement le traité *Della tirannide*, « dont l'exagération des principes qui ont dominé en 1793, ne pourrait donner qu'une faible idée »²², et son auteur, dont les « sentiment féroces qu'on pourrait excuser dans une tragédie, faisaient par contre partie de ses principes »²³. Il avait ainsi soumis le traité à une critique intransigeante, car « vouloir armer le fanatisme pour la liberté, c'est vouloir détruire la liberté par l'excès de la plus féroce des passions »²⁴. Petitot reprend ces âpres jugements dans sa première traduction française complète des tragédies d'Alfieri, parue en 1802. S'il présente l'écrivain italien comme un possible modèle pour le renouvellement du goût littéraire en France :

18. *De la tyrannie, par Victor Alfieri. Traduction exacte de l'italien*, A Paris, Molini, l'an X de la République française (1802).

19. J.-M. Quérard, *La France littéraire, ou dictionnaire bibliographique des savants, historiens et gens de lettres de la France, ainsi que des littérateurs étrangers qui ont écrit en français, plus particulièrement pendant les XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Firmin Didot, 1827, vol. 1, p. 30.

20. V. Alfieri, *Della tirannide*, Turin, Nella Stamperia Filantropica, Anno IX (1800), 2 vol.

21. V. Alfieri, *Della tirannide*, Milan, Tipografia Milanese, Anno IX (1800-1801), 2 vol.

22. [C.-B. Petitot], « D'Alfieri et de la Tragédie », p. 352.

23. *Ibid.*, p. 353.

24. *Ibid.*

[...] la connaissance de ses tragédies pourroit influer utilement sur le goût des Français, que nous avons vu s'altérer par des imitations trop faciles des drames insipides et monstrueux composés en Angleterre et en Allemagne²⁵,

il n'hésite pas non plus à développer les critiques qu'il avait déjà avancées dans l'article anonyme paru dans les pages du *Mercur de France* deux ans auparavant :

Dans des ouvrages politiques qu'il composa en même-tems que ses tragédies, il exposa sans détour, des opinions exagérées, qu'il reproduisit dans quelques-unes de ses pièces de théâtre, en dérochant leur objet et leur but, mais en leur conservant toute leur force, et en les mettant plus à la portée du commun des hommes²⁶.

Mais ces principes qu'il avait répandus

dans ses premiers ouvrages [et] qu'il eut le malheur de voir pratiquer [il les] abjura aussitôt qu'il en eut aperçu les conséquences, et [il] furent pour lui une source perpétuelle de regret et de repentir²⁷.

Et toute la préface de Petitot tourne autour du prétendu « anarchisme » d'Alfieri, de ses opinions « encore plus exagérées que celles de nos plus ardens révolutionnaires » et des revirements politiques de l'écrivain après 1792.

La position de Petitot était donc admirative envers l'écrivain mais fort critique à l'endroit du penseur, tant il était vrai que « l'exagération des principes qui [avaient] dominé en 1793 » n'aurait pu donner « qu'une faible idée » des « sentiments féroces » qui l'animaient²⁸. Ainsi les volte-face d'Alfieri après 1792 devenaient la meilleure manière de justifier l'évolution autocratique de la France napoléonienne.

À Petitot, qui avait pour cible déclarée les idéologues, s'oppose Pierre-Louis Ginguené, qui revendique l'intime cohérence d'Alfieri et affiche son profond respect pour l'écrivain, même lorsque, profondément blessé par les accusations injurieuses dont le poète l'accable dans son autobiographie²⁹, il

25. V. Alfieri, *Œuvres dramatiques du comte Alfieri, traduites de l'italien*, C.-B. Petitot (trad.), Paris, Giguet et Michaud, 1802 (an X), vol. 1, p. LV.

26. *Ibid.*, p. XIV.

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*

29. V. Alfieri, *Vita di Vittorio Alfieri da Asti scritta da esso*, G. Dossena (éd.), Turin, Einaudi, 1981, p. 275-276 et 284-286. Cependant Ginguené ne connaissait pas l'ensemble des accusations d'Alfieri car le premier éditeur de la *Vita*, l'abbé de Caluso, en avait supprimé la plupart. Sur l'histoire de cette première édition voir maintenant C. Mazzotta, « La tradizione della *Vita* scritta da esso e il laurenziano Alfieri 24₁₋₂ », in *Vita di Vittorio Alfieri. Mano*

est obligé d'en condamner les propos³⁰. Ginguené, faisant le compte rendu de la traduction des *Œuvres dramatiques* dans la *Décade philosophique* du 31 octobre 1804, critique non seulement les nombreux contresens, les suppressions arbitraires, les infidélités et l'inversion de l'ordre des tragédies, mais répond aussi sévèrement aux remarques faites par Petitot à Alfieri dans sa préface :

Ses principes sont restés les mêmes. Il est aussi absurde que faux qu'il en ait pu changer : mais il déteste les Français pour le mal qu'ils lui ont fait, et surtout pour le mal que les Français de 1793 ont fait à la liberté. Il avait vu ses principes pratiqués en Amérique, et il célébra cette révolution. Il les vit pratiqués en France en 1789 et jusqu'en 1792, et il célébra cette autre révolution plus grande et plus mémorable. Mais ces principes mêmes d'une liberté sage furent méconnus, foulés aux pieds, non pas parce qu'on établit la république, mais par les horreurs insensées dont on ensanglanta son berceau. Alfieri fut traité sans égards, poursuivi comme émigré ou comme rebelle, lui, cet étranger illustre, ses meubles saisis et vendus, ses livres et ses manuscrits confisqués, ses belles éditions de Didot et de Kehl, fruit de sommes considérables et d'un long travail, mises en séquestre pour ne lui être jamais rendues. Comment cette âme noble et ardente serait-elle restée insensible ? Il n'a jamais dit, et personne n'oserait affirmer lui avoir entendu dire que la liberté est un mal, que le pouvoir absolu est un bien ; ni que la liberté n'est pas le plus grand des biens et le pouvoir absolu le plus grand des maux ; mais que les Français lorsqu'ils criaient le plus fort à la liberté n'étaient pas libres, qu'ils ne savaient pas l'être, qu'ils étaient le peuple de l'Europe le moins capable et le moins digne de liberté. Cela est injuste et exagéré sans doute, mais cela n'est point du tout contradictoire avec les principes développés dans les tragédies d'Alfieri, dans ses autres poésies et dans ses ouvrages politiques³¹.

Ginguené eut encore une occasion de s'opposer à Claude-Bernard Petitot, cinq ans plus tard, lors de la publication de la première traduction française de la *Vie* d'Alfieri. En attendant celle bien plus correcte d'Antoine de Latour, parue en 1840³², la traduction de 1809 fut, malgré ses lacunes et ses graves défauts, l'un des épisodes les plus importants de la fortune d'Alfieri non seulement en France mais aussi en Europe, puisque la traduction anglaise,

scritto laurenziano Alfieri 24_{1,2}, F. Arduini, C. Mazzotta, G. Tellini (éd.), Florence, Edizioni Polistampa, 2003, p. LXX-XCIX, notamment p. LXXXIII-LXXXIV.

30. *Lettres de P.-L. Ginguené, membre de l'Institut de France, à un académicien de l'Académie impériale de Turin, sur un passage de la Vie de Vittorio Alfieri*, Paris, D. Colas, 1809.

31. P.-L. Ginguené, « *Œuvres dramatiques* du comte Alfieri, traduites de l'italien par C.-B. Petitot », *Décade philosophique, littéraire et politique*, n° 4, An XII de la République française, 1^{er} trimestre, 10 Brumaire, p. 215-229, notamment p. 217.

32. V. Alfieri, *Mémoires de Victor Alfieri, écrits par lui-même et traduits de l'italien par Antoine de Latour*, Paris, Charpentier, 1840.

parue dès 1810, se fonda sur la traduction française sans que son auteur intervînt pour la corriger sur la base de l'original italien³³. Si l'identification du traducteur, faite par Quérard³⁴, demeure incertaine, Ginguené n'eut guère de doutes et en condamna la traduction incroyablement médiocre et souvent imprécise, parfois grotesque. Il le fit remarquer dans un sévère compte rendu publié dans les deux livraisons du *Mercure de France* du 27 mai et du 3 juin 1809, tout en revendiquant la valeur de l'œuvre d'Alfieri. Il s'agit des mêmes critiques qu'il lui avait adressées cinq ans auparavant dans les pages de la *Décade* et nous en gardons la trace dans les gloses minutieuses portées sur son exemplaire personnel de la traduction³⁵.

Derrière les critiques de Ginguené, on perçoit aisément le conflit qui opposait les *idéologues*, mis à l'écart par Bonaparte, à ceux qui avaient accepté ou qui soutenaient la politique autoritaire du Premier Consul désormais sacré empereur. Dominantes tour à tour, les deux thèses s'affrontent dans l'histoire de la fortune critique d'Alfieri en France, fortune critique partagée entre âpres polémiques et élans d'enthousiasme parfois excessifs. Et c'est dans ce cadre qu'on doit peut-être aussi replacer l'épisode légué à l'histoire par Thiébaud de Berneaud³⁶. Dans un petit cahier manuscrit daté de 1803, mais qui remonte au début des années 1840³⁷, Thiébaud raconte les relations qu'il aurait entretenues avec Vittorio Alfieri pendant les derniers mois de la vie de l'écrivain italien et justifie ainsi l'origine douteuse de sa collection de manuscrits et d'autographes d'Alfieri. Dès sa publication en 1898³⁸, les

33. L. Neppi Modona, « Note... », p. 62-63.

34. J.-M. Quérard, *La France littéraire...*, vol. 1, p. 30. L'identification du traducteur en la personne de Claude-Bernard Petitot reste toutefois incertaine. Dans une note de sa traduction de la *Vita* de 1840, Antoine de Latour fait référence à la traduction précédente comme étant l'œuvre d'un Italien. Cf. V. Alfieri, *Mémoires...*, p. 352 : « [...] en Italie, dit le traducteur qui nous a précédés, et qui étant italien connaissait bien les usages de son pays [...] ».

35. P.-L. Ginguené, « *Vie de Victor Alfieri*, écrite par lui-même, et traduite de l'italien par M. *** », *Mercure de France*, CCCCX, samedi 27 mai 1809, p. 400-413 ; CCCCXI, samedi 3 juin 1809, p. 448-465. En 1804 Ginguené avait déjà censuré l'approximation avec laquelle Petitot avait traduit Alfieri de l'italien : « [...] sachant si peu la langue, et connaissant si imparfaitement la littérature italienne, il a entrepris de traduire un des auteurs les plus difficiles, et celui sans exception de tous les poètes modernes qui méritait le plus d'être bien traduit » (P.-L. Ginguené, « *Cœuvres dramatiques...* », p. 228).

36. Sur Jean-Baptiste-Marc-Antoine-Arsène Thiébaud de Berneaud (1777-1850), cf. le profil de la *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1850-1860, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter*, Paris, Firmin-Didot Frères, 1852-1866, vol. XLV, *sub voce*, et A. Lumbroso, *Deux lettres historiques. V. Alfieri à Louis XVI, O. Feuillet à Napoléon III. MDCCLXXXIX-MDCCCLXIX*, Rome, Tipografia del Senato, 1898, p. 33-35.

37. Paris, Bibliothèque Mazarine, ms. 4445.

38. A. Lumbroso, *Deux lettres historiques...*, p. 11-27.

spécialistes ont toujours émis des doutes sur la véracité de son récit. Il est en effet peu vraisemblable que le dernier Alfieri, reclus dans un isolement claustral et dans sa rancœur pour les abus soufferts en France à partir de 1792, ait pu faire un tel cadeau et formuler les palinodies que Thiébaud lui attribue. Toutefois, vrai ou fictif, ce curieux épisode assume un nouvel aspect : ce n'est plus seulement une simple mystification de l'ancien bibliothécaire de la Mazarine, mais aussi l'expression de la passion d'un patriote intransigeant, qui s'était d'abord exilé en Italie pour rester fidèle à ses idéaux républicains après le coup d'État du 18 Brumaire, puis avait refusé la Légion d'honneur en signe d'opposition à la dictature de Napoléon.

Néanmoins, la supercherie de Thiébaud cachait probablement aussi un autre but : pour tous ceux qui avaient vu en Alfieri le prophète de la liberté nouvelle, le *Misogallo*, le vigoureux pamphlet antifrançais publié de façon posthume en 1814, appelait une explication. D'autant plus qu'en 1823 un écrivain genevois, italianisant et ami du conspirateur Filippo Buonarroti, Samuel Marc Jaquin, prépara une traduction française du texte d'Alfieri, et cela dans un but ouvertement politique, car le traducteur souhaitait faire de cette œuvre une lecture détournée, en adaptant les condamnations qu'Alfieri avait prononcées contre la Révolution française à la situation interne et internationale de la République de Genève au début des années 1820³⁹. Loin de mener une opération réactionnaire, Jaquin avait proposé une lecture « républicaine » du *Misogallo*, en exaltant le « but politique » d'Alfieri, défini comme « aussi grand poète que profond politique »⁴⁰. L'impression s'interrompt à la page 320 (qui correspond à la page 74 de l'édition datée de « Londra, 1799 ») car l'édition fut séquestrée à la demande des autorités françaises, puis détruite⁴¹. Dans la France de Louis-Philippe, Thiébaud de

39. V. Alfieri, *Le Misogallo, en prose et en vers, par Victor Alfieri*. Traduit de l'italien. Accompagné d'un discours préliminaire et de notes explicatives et raisonnées ; par S.M. Jaquin, Genève, chez les principaux libraires, 1823, p. 9-10. Sur cet épisode intéressant de la fortune d'Alfieri en langue française, cf. A. Jenni, « Due capitoletti sulla fortuna di Alfieri e un italo-ginevrino », *Giornale Storico della Letteratura Italiana*, CXXXIX, 1962, p. 256-268.

40. V. Alfieri, *Le Misogallo...*, p. 39-40 : « L'opinion d'un homme aussi éminemment républicain que distingué par sa perspicacité et sa profonde connoissance du cœur humain, est d'une grande autorité, pour juger sainement une révolution et une nation aveuglement admirées par les esprits irréflechis. »

41. Une note manuscrite portée sur l'exemplaire conservé à la British Library de Londres (cote : C. 28. e. 14.), de la main de David Dunant, un ami du traducteur, nous révèle que « cet exemplaire [...] est l'un des cinq qui seuls existent, l'édition ayant été séquestrée et anéantie à Genève, par des motifs politiques, avant qu'elle fût entièrement imprimée ». Le reste de la traduction, resté manuscrit, est aujourd'hui conservé à la British Library, dans le Département des Manuscrits (cote : Add 21257). Une étiquette collée sur la page de garde de l'exemplaire qui est conservé à la Bibliothèque municipale d'Anvers (cote : C 13653) porte une note encore plus explicite : « Incomplet, l'impression ayant été interrompue par ordre

Berneaud essayait donc de proposer une lecture du *Misogallo* qui ne fût pas antifrançaise en mettant en scène, dans son récit, l'interprétation formulée par Pierre-Louis Ginguené en 1804 sur les revirements embarrassants de l'écrivain italien.

La fortune d'Alfieri au début du XIX^e siècle fut parfois plus discrète et ses œuvres exercèrent une influence indubitable mais parfois souterraine. Cela fut le cas d'André Chénier, qui avait écouté la lecture du traité *Del Principe et delle lettere*, encore inédit (il ne paraîtra qu'en 1800, dans le premier volume des *Opere varie filosofico-politiche* d'Alfieri publiées par Giovanni Claudio Molini) de la voix même de son auteur avant de s'en inspirer pour son *Essai sur la perfection des Lettres*. Malgré quelques divergences, les affinités entre la pensée d'Alfieri et celle de Chénier sont nombreuses et touchent une large série de thèmes ; on trouve de nombreux renvois au traité d'Alfieri. Chénier lui-même rapporte cette lecture :

Je veux de plus que l'on sache qu'avant que cet ouvrage entièrement fait fût entièrement écrit, Vittorio Alfieri d'Asti, qui dans ses tragédies et dans tous ses vers et sa prose a ressuscité l'énergie de la langue toscane et la noblesse et majesté de la pensée romaine, me lut ses trois livres du *Principe et des Lettres* qui n'étaient pas encore imprimés. Comme l'unanimité de sentiments et d'opinions avait été la première cause qui nous lia d'amitié, je ne fus pas si étonné que flatté de voir souvent une honorable ressemblance entre ce qu'il avait écrit et ce que j'écrivais. Je l'interrompis quelquefois pour en faire la remarque, mais comme je n'ai terminé cet écrit que depuis cette excellente lecture, il est possible qu'elle eût laissé dans mon esprit des traces assez profondes pour que, sans le vouloir et sans le savoir, je tienne de lui plus d'un passage éclatant. Je déclare donc avec joie que l'on pourra retrouver ici plusieurs choses déjà lues chez lui, soit que notre conformité de principes me les eût dictées sans lui, soit qu'une utile réminiscence le ait fait couler de ma plume⁴².

La même dette envers Alfieri, bien que destinée à rester inavouée, fut contractée par une œuvre capitale de l'histoire littéraire française et européenne du XIX^e siècle : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* de Madame de Staël. Paru en 1800, l'ouvrage était inspiré, comme le rappelait Petitot dans la préface à sa traduction des *Œuvres dramatiques* de 1802, du traité *Del principe e delle lettere*. Cependant, Madame

du gouvernement cantonal, à la demande du gouvernement français. Le donateur. » Nous tirons cette information de l'article de M. Jacquain, « Traductions françaises d'un écrivain francophile : le *Misogallo* et l'autobiographie de Vittorio Alfieri », *Chroniques italiennes*, série Web, II, n^o 4, 2002, p. 1-12, notamment p. 2.

42. A. Chénier, *Œuvres complètes*, G. Walter (éd.), Paris, Gallimard, 1958, p. 691.

de Staël, qui l'avait peut-être entendu prononcer par Alfieri lui-même en 1789, et qui s'était liée d'amitié avec l'écrivain et son amie, la comtesse d'Albany, bizarrement ne cite pas le traité et ne parlera d'Alfieri qu'en 1807, dans *Corinne*, lors d'un *excursus* sur son œuvre qu'elle fait prononcer à Oswald, le héros de son roman :

[...] il était né pour agir, et il n'a pu qu'écrire : son style et ses tragédies se ressentent de cette contrainte. Il a voulu marcher par la littérature à un but politique : ce but était le plus noble de tous sans doute ; mais n'importe, rien ne dénature les ouvrages d'imagination comme d'en avoir un⁴³.

Madame de Staël considérait, donc, qu'Alfieri avait sacrifié la spécificité de la littérature au sentiment politique qui l'animait et, au fond, elle préférait l'homme à l'écrivain, selon un jugement qui devint récurrent au début du XIX^e siècle et qui, à quelques mots près, fut repris dès 1813 par Sismondi dans son *De la littérature du midi de l'Europe* :

Métastase avait été le poète de l'amour, Alfieri fut celui de la liberté. Toutes ses pièces ont eu un but politique, toutes doivent leur éloquence, leur chaleur, leur rapidité, au sentiment qui dominait l'écrivain et qui lui faisait toujours écrire avec toute son âme. Alfieri n'avait point la mobilité du talent tragique ; il ne recevait point des émotions vives de son imagination, mais seulement de son cœur⁴⁴.

Malgré, donc, son importance pour l'histoire littéraire française, la première et seule traduction française du traité *Du prince et des Lettres* ne parut qu'en 1818⁴⁵. Le traducteur, resté anonyme, présenta le traité d'Alfieri avec une grande circonspection qui lui était probablement suggérée par les circonstances :

L'ouv[r]age dont nous publions aujourd'hui une traduction manquait à la littérature française, et nous avons pensé que, renfermant des idées qui se trouvent aujourd'hui à l'ordre du jour, cet essai serait favorablement accueilli du public. Parmi les opinions de l'auteur, il en est cependant que leur exagération ne nous permet pas de partager⁴⁶.

43. G. de Staël-Holstein, *Œuvres complètes de madame la baronne de Staël-Holstein*, Paris, Firmin-Didot Frères, 1871, t. I, p. 713-714.

44. J.C.L. Simonde de Sismondi, *De la littérature du midi de l'Europe, Troisième édition revue et corrigée*, Paris, Treuttel et Würtz, 1829, t. II, p. 436-437.

45. V. Alfieri, *Du prince et des Lettres. Traduit d'Alfieri, par M****, Paris, A. Eymery, Delaunay, et Pélicier, 1818. Cette traduction fut attribuée à J. Loque par Quérard (*La France littéraire...*, vol. 1, p. 29).

46. *Ibid.*, p. VIII.

Malgré « une verve qui entraîne » et « un extrême intérêt »⁴⁷, observe le traducteur, dans les ouvrages d'Alfieri, notamment ceux

politiques et philosophiques, on voit toujours la morgue du patricien percer à travers l'amour de la liberté qu'il prêche avec une violence qui souvent franchit les bornes ; la haine des rois l'inspire et non l'amour des peuples ; il ne conçoit d'autre égalité que celle qui consiste à abattre qui se trouve au-dessus de lui⁴⁸.

Dans la France de Decazes, qui sortait à peine de la « Chambre introuvable », le traducteur était forcé de conclure

[qu'] il est d'ailleurs une erreur dans laquelle tombe Alfieri, lorsqu'il soutient l'impossibilité de voir un prince être lui-même initié dans les secrets de la plus haute littérature [car] cette opinion [...] est réfutée aujourd'hui par un auguste exemple⁴⁹.

Néanmoins, il n'hésitait pas à proposer à nouveau les thèses d'Alfieri et à rappeler

[que] ceux qui du premier des arts font le dernier des métiers, en vendant ce que l'homme a le plus véritablement à lui, sa pensée, [sont] indignes de toute considération⁵⁰.

Dans les œuvres d'Alfieri, l'« amour de la liberté », prêché avec une violence retentissante, se mêlait à la « morgue du patricien », et ce n'était pas l'amour des peuples qui les lui avait inspirés, mais la haine des rois : à la fin des années 1810 le traducteur anonyme du traité *Du prince et des Lettres* fixait donc l'image que toute la critique littéraire française du XIX^e siècle se fera d'Alfieri. Néanmoins, une dizaine d'années plus tard, ce fut Abel-François Villemain, un des hommes de lettres français les plus sensibles au théâtre d'Alfieri, aristocrate lui-même et pair de France, qui résuma dans son *Cours de littérature française* de 1828 le sens de la dichotomie irréductible qui avait caractérisé son parcours d'écrivain et la fortune contrastée qui en était découlée :

Il était né noble ; il avait, et il garda toute sa vie les préjugés et l'orgueil de sa naissance ; il fut démocrate, mais démocrate féodal [...]. [Et, s'] il [eut] beau jurer qu'il ne [voulait] pas imiter les Français [et qu'] il [eut] beau

47. *Ibid.*, p. X.

48. *Ibid.*

49. *Ibid.*, p. XI.

50. *Ibid.*, p. XII.

vouloir, après avoir été Français pendant une partie de sa vie, se *défranciser*, se *dépiémontiser* [...] : nous trouverons partout la trace du génie français⁵¹.

Alfieri voulut faire de la poésie « l'instrument de la liberté »⁵² ; mais, concluait-il,

ses tragédies respirent un sentiment de liberté quelquefois peu vraisemblable, plus analogue au génie de l'auteur qu'à la situation des personnages [...]. C'était le caractère de tout ce qu'il écrivait, de tout ce qu'il pensait⁵³.

Christian DEL VENTO

Université de Caen Basse-Normandie

51. A.-F. Villemain, *Cours de littérature française. Deuxième édition revue, corrigée et augmentée*, t. III, *Tableau de la littérature au XVIII^e siècle*, Paris, Didier, 1840, vol. 1, p. 95-96.

52. *Ibid.*, p. 103.

53. *Ibid.*, p. 105.